

La vache de M. Renaud

Autor(en): **Sabot, Léopold**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mâ, pè bounheu, lè vesins ne sont pas ti coumeint cé potu dè Sami ; et se cliào que reindont serviço lo font dè bon tieu, cliào à quoui on lè fâ, sont dâi iadzo dâi rudo cocardiers.

On gaillâ que n'avâi ni tsai, ni tsévau, s'ein va demandâ à n'on vesin dè lài menâ on voiazdo dè fémé. Lo vesin, qu'étâi boun'einfant, lài prêtè son tsai à panâirès et mémameint la tapiâirè, po que lo gaillâ pouèssè bin einvouâ sa drudze, et quand lo tsai est tserdzi, on appliyè lè tsévau et et on modè. Ein revegeint, lo compagnon à quoui étâi lo fémé dit à l'autro : Tè remacho bin dâo serviço que te m'as quie reindu, et per honétètà mè foudràï prâo tè pâyï on demi-litre ; mâ tè foudràï mè prêtâ on franc.

L'autro lài prêtè lo franc et vont à la pinta po bairè cé demi-litre, que lo compagnon pâyè avoué lo franc que l'avâi eimprontâ. Lo carbatier lài reind la mounia, et m'ein lèvâi se mon gaillâ ne la fourrè pas dein sa catsetta, que l'autro lo vouâitivè sein rein derè, mâ peinsavè tant mè ; et l'avâi réson dé peinsâ, kâ, diabe lo pas que n'a jamé revu la couleu dè cé franc. et l'est dinsè qu'après avâi prêtâ lo tsai, et menâ lè tsévau, l'a onco dû pâyï lo demi-litre, et vairè lo restant dè sa mounia s'einfatâ dein lo bosson dè l'autro.

LA VACHE DE M. RENAUD.

L'abbé Renaud était curé de Trévernan, charmant petit village du diocèse de Saint-Brieuc, situé entre Paimpol et Binic, sur le bord de la mer. Ce bon vieux prêtre — il approchait de la soixantaine — était à Trévernan depuis dix ans environ, et ne demandait qu'à y rester, refusant toujours l'avancement que l'évêque lui proposait. Il aimait son presbytère aux murs lézardés, où les rats, toutes les nuits, faisaient un vacarme infernal ; il aimait sa pauvre petite église, blanchie à la chaux, dont le clocher, mal d'aplomb, semblait s'incliner, comme les arbres de la côte, sous le vent de la mer ; et il aimait surtout ses paroissiens, des marins, des pêcheurs, qu'il accompagnait souvent dans leurs barques, au large, prenant part à la manœuvre, et *souquant* avec courage sur les avirons.

D'ailleurs, n'était-il pas lui-même un enfant de la côte ? Il était né à Saint-Jacut-de-la-Mer, et sa première vocation avait été d'entrer dans la marine. C'était sur la grève qu'il avait essayé ses premiers pas, et, dès l'âge de six ans, il passait des journées entières à courir sur les rochers, en compagnie de bambins comme lui, pieds nus et le pantalon relevé jusqu'aux genoux, pêchant la crevette ou fouillant le goémon pour y chercher les crabes.

Comme les matelots, que le roulis oblige à marcher en se dandinant, l'abbé Renaud, le chapeau en arrière, l'air dé-

cidé, se balançait, lui aussi, d'une jambe sur l'autre. N'eût été sa soutane, on l'aurait pris pour un bon vieux mathurin ayant fait deux ou trois fois le tour du monde.

L'abbé Renaud avait non-seulement la démarche d'un matelot, il en avait aussi, parfois, le langage pittoresque, émaillé, çà et là, d'innocents jurons.

— Allons, les gars ! s'écriait-il quand un grain surprenait la barque où il se trouvait et qu'ils avaient vent debout pour rentrer, allons, souquons ferme, mille tonnerres !

Et quand une écoute ou une manœuvre quelconque se cassait sous la violence de la brise, le brave curé lâchait un « tonnerre de Brest ! » à faire dresser l'oreille à tous les gabiers de la marine nationale.

Chose singulière, l'abbé Renaud, qui ne craignait pas, à l'occasion, de donner des ordres à de vieux loups de mer, obéissait comme un mousse à Victoire, la servante du presbytère.

Tous les matins, quand il partait pour aller dire sa messe, Victoire lui répétait invariablement :

— Vous savez bien, monsieur le recteur, que si vous vous arrêtez en revenant de l'église, il n'y aura plus de bouillon sur votre soupe.

Et le bon abbé qui, mieux encore que sa soupe, aimait sa tranquillité, rentrait chez lui en toute hâte après sa messe ; mais, quelque diligence qu'il mit à faire le trajet de l'église au presbytère, — quatre cents mètres environ, — il trouvait toujours Victoire de mauvaise humeur, et le pain de sa soupe sec comme du biscuit de mer.

— Tu trempe ma soupe un peu trop tôt, ma pauvre Victoire, disait quelquefois l'excellent homme à la vieille servante. Il n'y a plus une goutte de bouillon... Un mât de misaine tiendrait debout au milieu de la soupière.

— C'est votre faute, aussi. Pourquoi vous arrêtez-vous en chemin à causer à tout le monde ?

Les grandes colères de Victoire éclataient surtout les jours où l'abbé Renaud allait à la pêche. Ces jours-là, elle était vraiment d'une humeur massacante.

— Y a-t-il du bon sens, s'écriait-elle, d'aller comme ça risquer sa vie sur l'eau pour ne rien prendre?... Car, enfin, c'est absolument comme si vous ne preniez rien, puisque vous ne rapportez jamais de poisson au presbytère.

— Alors, tu voudrais que je partageasse avec les pêcheurs ?

— Dame, puisque vous travaillez comme eux !

— Tu oublies qu'ils sont pauvres, Victoire.

— Et vous?... Vous êtes riche, peut-être ?

— Je ne dis pas ça, Victoire ; mais je n'ai pas de famille, et il nous faut si peu de chose.

— Enfin ! vous avez toujours raison... C'est comme votre manie de donner tout votre argent à un tas de vagabonds qui n'ont rien de plus pressé que d'aller le boire... Avec quoi achèterez-vous, ces

jours-ci, une soutane neuve ? La vôtre ne tient plus le point quand je la raccommode. C'est pourtant à la pêche que vous l'avez usée comme ça...

L'abbé Renaud souriait sans répondre. Il songeait que s'il se donnait le luxe d'une soutane neuve, ce serait autant de pris sur la petite somme qu'il avait en réserve et qu'il destinait à acheter une vache. Son rêve avait toujours été d'en avoir une...

— Avec le lait et le beurre de notre vache, les œufs de nos poules, les légumes et les fruits de notre jardin, disait-il à Victoire, nous n'aurons plus besoin de rien.

Trois fois déjà, à force de privations, il était parvenu à économiser les quelques louis nécessaires à l'achat de la vache qu'il désirait, et trois fois son argent fut employé à soulager des infortunes. Tantôt c'était un incendie qui détruisait une pauvre chaumière et laissait sans abri toute une famille ; tantôt c'était la tempête qui brisait une ou plusieurs barques contre les rochers de la côte ; tantôt une épidémie qui semait la mort et la misère dans le village, autour du presbytère.

Et le bon prêtre, dont le cœur saignait à la vue de toutes ces choses, distribuait sans compter ce qu'il avait si péniblement amassé.

— Et notre vache, quand l'aurons-nous ? ne cessait de demander Victoire d'un ton bourru.

— Patience, ma fille, patience, répondait l'abbé ; nous l'aurons bientôt. Il ne me manque plus que très peu de chose pour en avoir une belle.

Devant cette promesse à laquelle, pourtant, elle ne croyait plus guère, Victoire s'apaisait pour... recommencer le lendemain.

(A suivre).

Thérésina Tua à St-Petersbourg.

Tous les Lausannois se souviennent de Thérésina Tua, qui se faisait remarquer, il y a une quinzaine d'années, et encore enfant, par ses aptitudes remarquables comme violoniste, alors qu'elle jouait dans les cafés, accompagnée de son père. Quelques années plus tard, elle entra au Conservatoire de musique de Paris, où elle obtint un premier prix. Dès lors, elle revint à Lausanne, grande demoiselle et grande artiste, chaleureusement applaudie par un auditoire enchanté et des grâces de sa personne et de son admirable talent.

Thérésina Tua est actuellement à St-Petersbourg, où il vient de lui arriver une petite aventure racontée par le *Ménéstrel*, et dont elle se souviendra sans doute. Elle avait annoncé un concert dans la salle de la Noblesse, qui était absolument comble ; mais voici qu'au moment où elle allait se présenter, son accompa-